

EUGÈNE SAVITZKAYA

UN JEUNE HOMME
TROP GROS



LES ÉDITIONS DE MINUIT

A la mémoire d'Elvis Presley

© 1978 by LES ÉDITIONS DE MINUIT ·
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-0216-3

UN JEUNE HOMME A SON APOGEE

De l'endroit où il se trouve, il voit un nuage de lumière vive, un immense drapeau décoloré. Et Vera qui l'aime est penchée sur ses yeux à moitié fermés, entrouverts sur un paysage de nuages et de boue. La lumière est sur les champs, sur le fleuve. Il va sans aucun doute se produire une tornade comme la première de sa vie, car les eaux montent et rejoignent les nuées.

Il voit un nuage au-dessus de lui. Il sait — ce signe ne trompe pas — que va se produire une tornade pareille à celle d'avant la guerre. Il songe à son frère jumeau et pleure. Vera qui l'aime est penchée sur ses yeux qui bientôt seront clos, sur sa bouche qui bientôt sera close, parfaitement verrouillée, rose ou blanche. Il sait que ce sera la fureur, puis l'accalmie. Il sait que la catastrophe est imminente, qu'elle fera des morts, des blessés, des disparus, car on ne perçoit aucun bruit, même pas les cris des bateliers, même pas les chocs du Mystérieux Train qui glisse derrière les arbres, sans poussière, sans heurts, encore moins les sons aigus des manivelles qu'on tourne pour soulever les charges, pour broyer ou décortiquer les grains.

Il ne sait pas que la nuit tombe. Il dit que va se produire

le pire cataclysme. Il dit cela les yeux fermés. Il touche les oursons qui l'entourent sur son lit. Il voudrait manger de la guimauve. Il pense à sa moto, car il sait que va se produire la tempête. Et sa mère n'entre pas dans sa chambre. Et Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux, sur son front, sur sa bouche. Marin ivre, Maria chante dans une forêt de carton. Lui, chante une vieille chanson.

C'est entouré d'ours en peluche qu'il chante en regardant le nuage de lumière vive se gonfler, s'étirer, croître sans cesse. Il doit chanter sa chanson préférée, la chanson du cœur cassé, un chant rapide mais infiniment lent et lourd, son propre chant, à son image. Il doit chanter, ce garçon, tout en regardant le ciel, la plaine. Ce gentil garçon avec son innocence doit chanter quelque chose, car sa bouche s'ouvre et se ferme comme un cœur et sa lèvre légèrement tordue tremble un peu.

Il est blessé aux hanches. Il ne se lèvera plus. Il ne dansera plus. Et Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux. Et Maria qui l'aime chante pour lui un chant profond à Milan ou ailleurs. Le Colonel, son père, est debout devant la fenêtre et ne parlera jamais ; pas un instant de la scène, il n'ouvrira la bouche. Mais lui, continue de chanter et il est si violent, si gentil avec ses yeux noirs à longs cils ou ses yeux bleus.

Il pourrait cueillir des fleurs sur la colline voisine ou bien chausser ses pantoufles de daim bleu ou fauve et marcher à travers les prairies, ou encore contempler sans fatigue deux autos noires ruisselantes arrêtées sur le champ, immobilisées par la neige ou la boue, ou un lourd camion blanc, puis un nuage de lumière vive. Du linge, tout simplement du linge. Et Debora qui l'aime est assise ici, penchée sur ses yeux, dans la faible lumière, dans la clarté du

soir. Il sait ce qui va arriver, ce qui arrive toujours quand la lumière décline, que l'eau monte. Il ignore que c'est la nuit tombante et il chante violemment, puis gentiment. Il ignore que nous sommes en plein hiver et attend la catastrophe. Mona est penchée sur ses yeux. Clara le nourrit de sucre. On s'occupe de lui. Quelqu'un lui apporte son peigne. Mais lui n'arrête pas de chanter dans le silence de la chambre, d'élever dans la pénombre une douce et triste voix. Maria lui répond. La diva chante avec lui qui ne peut plus bouger, qui regarde les nuées et le ciel, qui mange et boit, qui voit se gonfler le nuage, qui chante sa chanson préférée, tandis qu'un train étrange traverse le paysage, silencieux et rapide.

Il boit et mange sans renverser. Il désire la guimauve ou une friandise semblable. Il chante. C'est un enfant bien propre qui aime sa mère. C'est un marin. C'est un petit chanteur qui regarde un nuage de lumière vive s'allonger sans cesse et s'étendre en travers du ciel.

Et la diva, maigre et forte, chante dans les ruines, entourée par les boues. Elle chante pour le garçon de la légende qui cueillait des fleurs sur les talus du chemin de fer, sur les collines voisines, qui chantait pour sa mère. Un garçon si violent, avec une fleur rose et une fourgonnette blanche. Un garçon si gentil que la foudre blessa.

Et c'est le flanc blessé que le garçon chante.

L'enfant de Tupe a disparu. Un jour, le garçon de Memphis a été enterré loin d'ici, sous un petit arbre sans doute et au bord du fleuve. Seul demeure le jeune homme qui parle

ici, qui chante et voudrait cueillir des fleurs sur les talus du chemin de fer. Seul reste l'amateur de fleurs ou le bavard, ou le gourmand. Seul, il chante. Et il porte un blouson rouge, un pantalon noir ou rayé. Et ses sourcils sont faits, fortement marqués. Le paysage autour de lui est jaune délavé. Il ne fait pas froid. Seul demeure un jeune garçon vêtu d'une panoplie noire, qui demande de la guimauve, qui réclame du lait.

Mais ils vont assombrir ses yeux et peindre ses lèvres.

L'enfant a disparu. Le jeune garçon a été enterré dans un champ. Celui qui reste, un jeune homme trop gros, a les yeux mélancoliques et le visage enfantin. Sa bouche est rose, ses yeux sont noirs. Il parle de la tornade qui dévasta la région en quelques secondes et dont il se souvient parfaitement.

Il chante que son cœur est brisé, qu'il a cueilli de nombreuses fleurs, qu'il a écrit son nom sur les bras, les jambes, les chevilles de ses amis. Il veut peindre la ville en rouge ou quitter immédiatement ce pays que la tornade va bientôt dévaster.

Le garçon sait ce que signifie cette longue accalmie, ce lourd silence.

L'enfant a disparu. Le jeune homme a été enterré loin d'ici. Reste un garçon qui demande qu'on l'aime, qui ne chante qu'en murmurant, le visage entouré d'ombre, vêtu d'un sombrero noir et d'un costume blanc avec des ailerons de requin, debout, les jambes écartées entre lesquelles on voit un nuage très lumineux dont la blancheur peut nous aveugler.

Ce garçon est-il heureux ?

Le Colonel, son père, regarde par la fenêtre sans mot dire et se penche au-dehors malgré la pluie et le froid. Maria

chante à Rome pour lui seul, mais va bientôt cesser. Alors le silence sera complet. Et Lidia, qui aime le garçon et le nourrit de sucre, est penchée sur ses yeux.

Le garçon immobile demande pourquoi acheter une vache quand on peut avoir du lait facilement, sans fatigue, sans danger, en passant sous la petite barrière après avoir décroché une planche et s'être tu un moment. Le garçon chante en murmurant et finit par trembler. Il finit par trembler dans la lumière, puis il brise une corde, sans bouger vraiment, sans se déplacer d'un pouce.

Il tremble comme une feuille et désire de la guimauve. Debora qui l'aime est penchée sur ses yeux. Elle adoucit son visage et maquille ses lèvres.

Le Colonel, son père, est debout près de la porte. N'ouvrez jamais cette porte ! La tempête va éclater. Seul le garçon chante malgré le silence. Et on le réprimande.

Il ne chante que pour des marionnettes et pleure. Alors, les larmes font couler son mascara bleu pâle et carmin. Trouvera-t-il quelqu'un pour se coucher à côté de lui, puis le laisser seul parler de la colline et des cabanes, chanter sans arrêt et regarder se développer puis se déchirer les nuages ? En Louisiane, parmi les alligators et les échassiers. Ce petit garçon de la légende, avec ses ours, ses friandises, sa panoplie noire ou blanche, ses automobiles luisantes couleur d'acier ou canari. Et ses grands yeux aux cils longs, trop longs.

Trouvera-t-il quelqu'un ? C'est maintenant ou jamais.

Il demande encore. Il désire, comme une salamandre dans le feu, comme un petit chanteur. C'est maintenant. C'est jamais.